Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 71 (1932)
Heft: 12

Artikel: Snobisme et gourmandise
Autor: Pr.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-224492

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ce que je n'avais pas ouvert pour lui crier au moins au revoir ? En tout cas, dès qu'il reviendrait je lui sauterais au cou, c'était entendu.

Tout en repiquant des salades dans le petit jardin, je me réjouissais déjà de ce bon moment. Il était près de trois heures; s'il n'avait pas dû trop attendre, dans une demi-heure il serait là. La Lisette, la jument noire qu'il avait prise, était une bonne trotteuse. Pourtant, quand j'eus fini de repiquer mes salades, il n'était pas encore là. Toutes les minutes je levais la tête pour regarder du côté de la poste et je commençais à être inquiète. Il y avait déjà pas mal d'autos sur la route dans ce temps-là, et la Lisette en avait un peu peur. Pour ne pas quitter le petit jardin d'où je pouvais surveiller la route, j'avais pris un raclet pour nettoyer les allées, mais je ne faisais presque rien, tant je regardais souvent du côté de la poste. Mais au lieu de ce que j'attendais, je vis sortir de la poste Mme Jotterand, la buraliste, qui tenait aussi le téléphone. Elle s'approcha d'une autre femme qui passait et se mit à lui raconter quelque chose en faisant beaucoup de gestes. Elle lui montrait la route, et l'autre laissait tomber ses bras comme si elle était consternée.... Tout à coup, l'idée me vient que Mme Jotterand venait me dire qu'il était arrivé un accident à mon mari, et je restai toute droite en l'attendant, toute froide de peur, avec des mains qui tremblaient sur mon raclet... J'essayais de me dire : Ce n'est pas vrai... Pourquoi est-ce que ce serait ça ?... Mais juste à ce moment j'entendis deux hommes qui passaient dans la rue, derrière la haie qui bordait le jardin. Il y en a un qui disait : « Une petite jument noire, un vrai fend-l'air... » Je ne compris pas bien ce que l'autre répondait, mais j'aurais juré qu'il disait : « Il n'en reviendra pas ». Plus tard, j'ai raconté ça à mon mari, il s'est bien moqué de moi, mais c'est comme je lui ai dit : « Je me demande si toutes les femmes de la terre, sans compter celles de la lune n'auraient pas eu la même idée ; la petite jument noire avait pris le mors aux dents, et l'homme qui la conduisait avait été renversé... Je ne me rappelle pas ce que j'ai fait, mais seulement que j'ai gémi comme si on m'avait donné un grand coup sur la tête... Pour aller du jardin à la route, je n'ai pas mis plus d'une minute, mais j'ai souffert, pendant cette minute tout ce qu'on peut souffrir... C'est curieux, ça. En dehors, on est comme d'habitude. Peut-être un peu plus pâle, peut-être qu'on a un air un peu drôle, mais on a toujours sa tête sur les épaules et son nez au milieu du visage... Et puis, en dedans, c'est comme un jardin où la grêle aurait tapé pendant vingt minutes: il n'y a plus rien qui se tienne droit, tout est couché par terre et abîmé... Il me restait une seule idée : Il est mort, et j'ai été méchante avec lui...

Crois-moi si tu veux, Marie, ce n'était pas qu'il soit mort qui me faisait le plus de peine, c'était que j'avais été méchante avec lui... Ça me rappelle cette fois qu'on m'avait fait cette petite opération sans m'endormir, sauf cette piqûre de morphine au bras... Les jours d'après, c'était cette piqûre qui me faisait le plus mal, plus mal que là où on m'avait fait l'opération... Tout le temps je me disais : « Si seulement je lui avais dit adieu... Si seulement je lui avais dit adieu...» C'est pour ça que je ne peux pas voir des gens fâchés qui ne se remettent pas quand un de ces deux s'en va, même si ce n'est qu'à la forge ou au four.

— Oui, dit Marie, mais qu'est-ce qui était arrivé au papa cette fois-là ?

— Rien du tout, il est revenu dix minutes plus tard, et il a été joliment content que je lui saute au cou. Mais je ne lui ai pas raconté tout de suite mes imaginations. *Louise Musy.*

Fiancée. — C'est que je ne gagne que cinq cents francs par mois, en ce moment, pourrons-nous nous en tirer ?...

Elle. — Oh ! moi, je m'en arrangerai... mais vous, comment ferez-vous ?...

Esprit d'à propos. — J'ai pardu un billet de 500 fr. dans le tram. N'en a-t-on pas trouvé un ?

— Non... On a seulement trouvé un billet de 100 fr.

— Cela ne fait rien, je le prendrai en acompte !...

AFFAIRES DE CHINE

L'avenir semble-t-il morose,
Que font les jaunes, sacrebleu ?
On ne voit pas la vie en rose,
Sur les rives du fleuve bleu.

Chacun, en convoitant les terres
Du voisin, prend un air taquin.
Et vraiment trop de militaires
S'abreuvent du sang de Pékin.

Puisque le canon tambourine
On rit jaune, et jaune serin,
Quand sur la route mandarine,
On voit pendre les mandarins.

Oh ! pas de plainte exagérée,
Car malgré les coups de canon,
La guerre n'est pas déclarée
Entre la Chine et le Japon.

Là-bas, on ne s'épargne guère,
On se perfore le bedon
Si l'on eût déclaré la guerre,
Qu'est-ce que cela serait donc ?

La Chine est peut-être têtue
Et le Japon torrentiel.
Mais qu'importe si l'on se tue...
Cela n'a rien d'officiel !

P. M.

LA GRIPPE VOUS GUETTE !

NOUS les marchands de nouilles et toutes autres victuailles sont plongés dans la désolation amère.

Ils ont, par de savants étalages, beau exciter les appétits... Les clients ne veulent plus rien savoir. Les appétits ne veulent plus céder aux excitations. Ils sont en grève, les appétits.

On ne mange plus...

Un mal qui répand la terreur...

La grippe, puisqu'il faut l'appeler par son nom, règne en maîtresse, contestée peut-être, mais réelle.

— Comment allez-vous, chère madame ?...

— Ne m'en parlez pas, pauvre amie ! La grippe !...

— Oh ! vous aussi... Mon mari est au lit...

— La femme d'ouvrage aussi, imaginez !... Comme si elle n'aurait pu choisir un autre moment !...

— Charmant !...

Bout de conversations (j'écris « bout » au singulier et « conversations » au pluriel intentionnellement, afin que vous compreniez, du premier coup, qu'il s'agit du bout de chacune des conversations) que surprennent à tout instant de la journée les oreilles curieuses.

Si encore cette grippe se contentait d'enluminer les nez, de les transformer en fontaines !... Mais la traîtresse est exigeante... Elle vous prend ses quartiers d'hiver bien au chaud dans les bronches et, pour se divertir, vous chatouille le larynx sans se lasser.

Et puis, elle vous coupe les vivres. Je veux dire l'appétit.

Les médecins l'y aident, d'ailleurs...

Ils ont une façon à eux d'organiser le carême qui n'est pas ordinaire.

La diète... La diète complète !... Tisanes chaudes... Lait !... Potions !... Ventouses !... Teinture d'iode !... Lit !...

De quoi la prendre en grippe cette grippe pour un temps infini...

Le plus clair, c'est qu'on ne mange plus.

Tiens ! une idée que je me permets de proposer au Conseil d'Etat :

Qu'il frappe la grippe d'un impôt. Elle f...ichera peut-être le camp comme un vulgaire capital menacé de confiscation !

On ne mange plus. Toute une kyrielle de gens vont encore gémir: «La crise augmente!... Quelle affaire !... Où allons-nous ?... » Mais les médecins et les pharmaciens ne partageront pas leur avis.

* * *

— Vous m'avez fait appeler ?...

— Oui, docteur... Ça ne va pas !... J'ai mal ici... Et puis, là... Et là... Et là...

— Fièvre ?...

— Oh ! je brûle !... Les yeux font mal...

— Voyons...

Auscultation... Thermomètre... Pouls...

— Ce n'est rien... C'est un peu de fièvre !

Puis chez le pharmacien :

— Ordonnance ?...

— Voici...

— Revenez dans deux heures... On est surchargé...

Deux heures plus tard... Fiole toute chaude... Capuchon... Papier de soie...

— C'est dix francs...

* * *

Je ne vois pas pourquoi vous vous plaignez, chère enfant gâtée de la grippe...

La grippe est un bienfait de la Providence... Demandez au docteur et au pharmacien...

Vous ne voudriez tout de même pas que ces honorables praticiens n'eussent que des typhiques et des varioleux à soigner !...

Alors ?... cela ne vous fait-il vraiment pas plaisir de songer que votre grippe permettra à Monsieux le docteur Ixigrec de passer à la mer, ou dans les Alpes, ou dans les salons d'un luxueux transatlantique, quelques jours d'agréables vacances... à votre santé ?...

* * *

Ne soyons pas égoïstes, que diable !... Mais — blague dans le coin — prenons garde tout de même !...

Elle a beau avoir des apparences bénignes, cette grippe; elle a beau vêtir, comme un ascétique, froc de bure, il paraît qu'elle peut nous jouer des tours pendables.

Ainsi, peut-être eussé-je mieux fait de ne rien en écrire du tout. Si les microbes se logeaient dans les mots sous prétexte que les lettres sont des riches agréables ?

Un peu d'essence dans l'encre, s'il vous plaît. Rien de tel pour saoûler les microbes et les plonger dans le plus profond sommeil... Occasion propice pour propager le *Conteur*.

— Atch... Atch...

N'achevez pas... N'achevez pas.. Dieu vous bénisse !... Vous avez peut-être la grippe, aussi? Vous allez m'accabler de votre mauvaise humeur !... De grâce... Lisez vite le *Conteur*... Vous serez guéri tout de suite. *B.*

SNOBISME ET GOURMANDISE

LA truffe et le foie gras ne sont plus à la mode. N'allez pas croire qu'ils ont été mis en disgrâce par la crise, ils ont tout simplement cessé de plaire. Ils constituaient peut-être des nourritures devenues trop banales. Brillat-Savarin, qui disait de la truffe qu'elle était le diamant de la cuisine, affirmait qu'on aimerait moins les truffes si on les avait en quantité et à bon marché, pour cette raison qu'ayant dit à une dame que l'on venait d'inventer un métier au moyen duquel on ferait de la dentelle superbe et qui ne coûterait presque rien, cette belle lui avait répondu avec un regard de souveraine indifférence : « Si la dentelle était à bon marché, croyez-vous que l'on voudrait porter de semblables guenilles ? »

Le gastronome ne se trompait pas. Dans la période de fausse prospérité que nous avons traversée depuis la guerre jusqu'à la crise, la truffe est devenue si commune, tout en restant à un prix exorbitant, qu'on l'a vue figurer en ragoût dans des restaurants. Les gens de qualité cherchèrent autre chose à servir à leurs invités. Les snobs les imitèrent aussitôt. La truffe tomba en disgrâce. Il en fut de même du foie gras et pour la même raison. On cultive de moins en moins la truffe dans le Périgord; on y engraisse de moins en moins également des oies.

Tant mieux ! Non pas pour les truffes, ce tubercule, qui est loin de me déplaire, ne m'inspire pas une sympathie exagérée, mais pour les oies avec qui j'ai de réelles affinités. J'aime beaucoup les oies. Il en est de prétentieuses, d'insupporta-

bles, de vaniteuses, de haïssables, mais il en est aussi de naïves, d'ingénues, de candides, que l'on n'a aucun mérite à abuser. Aussi, ai-je toujours considéré comme un acte barbare qu'on les enferme dans une cage étroite, qu'on les gave de maïs, qu'on les transforme en machine à digérer, qu'on leur communique une hypertrophie du foie, tout simplement pour que cette partie de leur individu soit servie plus tard, en cabinet particulier, à des mercantis satisfaits d'avoir plumé, dans leur journée, un grand nombre d'autres dindons.

Les oies ont droit à la santé et il me semble que la société protectrice des animaux aurait dû, depuis longtemps, intervenir en leur faveur.

Pr.

A côté du bonheur. 11

Juliette fut bientôt prête, quelques effets dans un petit sac, et elle partait avec Lucien par le même chemin que, l'année précédente, elle avait suivi avec Maurice le soir du premier janvier. Il y eut des curieux pour les voir passer et leur adresser quelques goguenardises. Tant pis. Lucien souriait, visiblement fier de sa jolie compagne. Juliette souriait aussi, indifférente à la curiosité, et sûre de son bon droit. Sans se l'avouer, il lui semblait aller à une partie de plaisir. Sous les yeux admirateurs de son fiancé, elle montrerait son savoir-faire et ses qualités de ménagère accomplie. Mme Givray elle-même, reconnaîtrait combien sa future belle-fille était active et industrieuse. Ils arrivèrent de jour encore dans la grande maison aux contrevents dévernis. Dehors, sous le brouillard qui devenait épais, Mme Givray, décoiffée, sale et pressée, était en train d'ôter les feuilles à toute une charretée de raves qu'elle avait elle-même arrachées dans le champ à quelque distance de la maison.

— Comment va Suzanne ? demanda Juliette après un échange de salutations qui n'avaient rien de particulièrement chaleureux.

— Mon té, je pense qu'elle ne va pas plus mal, je ne l'ai pas vue depuis midi.

— Oh ! dit Lucien, pauvre Suzanne, elle a peut-être eu besoin de quelque chose.

— Mais non, elle avait tout ce qu'il lui fallait.

— A-t-elle de la fièvre ? demanda Juliette.

— Ma foi, je n'en sais rien, comment voulez-vous que je le sache ?

— Mais, avec le thermomètre, dit Juliette en riant.

— Un thermomètre ! on n'en a point, quant est-ce qu'on aurait le temps de se mettre un thermomètre ?... c'est pour ceux qui ont le temps de se dorlotter... Puisque vous êtes là, Juliette, je vous laisse allumer le feu et faire le café.

XV

Après deux jours passés dans la maison de Mme Givray, Juliette s'aperçut que sa future belle-mère n'était pas une femme comme les autres. A vrai dire, ce n'était pas exactement une femme, c'est-à-dire un être spécialement destiné, par la Providence, à rendre aux autres la vie plus aisée. Mme Givray semblait plutôt spécialement destinée à rendre aux autres la vie plus malaisée et plus inconfortable... Il n'y avait pas une heure que sa future belle-fille était chez elle, que la vieille femme sentait qu'il y avait entre elles incompatibilité d'humeur. Ses habitudes, ses principes, son credo, tout était choqué. Elle était de ces femmes qui estiment que le temps passé à soigner leur ménage et à rendre agréable leur maison est du temps perdu. Une seule chose comptait pour elle, les travaux du dehors, les champs, les vignes, les pommes de terre, les betteraves, les choux, les vaches, les cochons... Rien d'autre n'existait.

— Tu verras, Lucien, avait dit un jour l'irrévérencieuse Suzanne, quand un de nous deux viendra à mourir, si la maman ne plante pas des choux sur sa tombe, pour ne pas perdre du terrain.

Pour cette femme, la seule manière de bien vivre était d'aller du berceau à la tombe, les yeux baissés sur son ouvrage, et quiconque les relevait un moment pour regarder autre chose que la terre, était dédaigneusement taxé de paresseux. «Tiens, voilà ceux de Clairmont qui donnent un concert!» «Ils feraient bien mieux de travailler! qu'ont-ils besoin de perdre leur temps avec de la musique ? » « Tiens, voilà ceux de Champigny qui vont faire une course dans la montagne ! » « Tant plus fous sont-ils, ils feraient bien mieux de travailler !... » Elle-même, certes, donnait l'exemple. Juliette n'avait jamais vu une femme travailler autant. Peu après quatre heures, on l'entendait dans la cuisine, bousculer les escabeaux, remuer les marmites, décrocher les casseroles. Elle allait à la cave, elle allait à l'écurie, elle appelait le domestique, et pas une âme au village n'avait encore fait le déjeuner, que, déjà, elle donnait aux poules. Toute la matinée, elle courait deci-delà, donnait à la cuisine quelques coups d'un grand balai de riz qui éparpillait la poussière, allait au plantage chercher trois choux, les épluchait sommairement, les rinçait, rapidement, les jetait dans la marmite avec un morceau de lard, bourrait le fourneau et repartait dehors.

A midi, elle venait avec un tablier de serpillière qui sentait les poules, elle en retroussait le coin dans sa ceinture, apportait les choux cuits ou pas cuits, s'étouffait en mangeant sa soupe, toussait, et, tout en toussant, donnait des ordres pour l'après-midi. Puis, la dernière bouchée non encore avalée, tout en jetant au domestique qui, avec sa propre fourchette, puisqu'il n'y en avait point dans le plat, piquait un troisième morceau de lard, un regard agressif, elle sautait de son tabouret comme si une bombe eût éclaté dessous, remuait la pâtée des poules, sortait, rentrait, laissait toutes les portes ouvertes... Impossible, sous son égide, de comprendre ce que c'est que la douceur de vivre.

— Quelle femme, mon Dieu! soupirait Juliette dix fois par jour.

La jeune fille, décidément, ne faisait pas non plus, sur sa future belle-mère, l'impression favorable qu'elle avait escomptée. Une jeune fille qui finiolait pareillement la cuisine, qui mettait une heure pour hacher des épinards, qui perdait son temps à égoutter les macaronis et à les passer dans la poêle, qui était toujours habillée comme pour aller au sermon, une jeune fille comme ça aurait bientôt fait de mettre la maison en bas... De ces réflexions, la vieille femme ne s'ouvrit à personne, étant, malgré l'apparence, diplomate de sa nature, mais elle prit, *in petto*, quelques décisions.

Le lendemain de son arrivée, Juliette avait eu, avec Suzanne, qui déjà allait mieux, une petite conversation.

— Ça va avec maman ? avait demandé la petite malade.

— Mais oui, pourquoi pas ?

— Alors, dit la jeune fille, sans répondre directement, ça ne vous ferait rien de vivre avec elle s'il le fallait ?

— Oh ! c'est autre chose... il n'en est pas question, Lucien m'a toujours dit...

— Oh ! Lucien, si vous croyez qu'il est le maître...

Suzanne s'était tue, et Juliette avait trouvé inutile de l'interroger. Elle avait en Lucien une parfaite confiance ; si sa femme ne le voulait pas, il ne lui demanderait pas de demeurer avec Mme Givray.

Comme elle l'appréciait, et comme elle l'aimait, Lucien, depuis qu'elle le connaissait mieux, qu'elle le voyait toujours si patient avec sa houspillante mère, si doux pour sa sœur, si tendre pour elle-même... Quel délicieux caractère, toujours conciliant, presque trop... Comme elle lui ferait la vie douce quand ils seraient seuls les deux dans la grande maison réparée et embellie.

Seule dans la cuisine, elle était en train de faire ces réflexions tout en préparant de la tisane pour sa petite patiente, lorsqu'arriva Mme Henri Givray qui venait prendre des nouvelles. La jeune femme venait ainsi chaque jour, toujours gaie et gentiment moqueuse. Quand elle entra, Juliette souriait à ses rêves.

(A suivre). *Louise Musy.*

La Patrie Suisse. — Le numéro de la Patrie Suisse du 12 mars nous offe une belle étude sur le plus ancien sanctuaire de Fribourg, un écit historique sur un aventurier genevois, Jean Allard, d'amusantes variétés sur les trésors du cinéma et sur une ville abandonnée. Parmi les actualités: l'assemblée générale de la S. d. N., le festival tessinois à Zurich, l'œuvre pour les populations montagnardes, les basses eaux du Rhin à Bâle. Au nombre des actualités sportives: match de football, de rugby et de basketball, championnat d'escrime. Pour compléter ce numéro, des textes nombreux et choisis, romans, nouvelles.

Bourg-Ciné-Sonore. — Au Bourg, un chef-d'œuvre du cinéma parlant français : **David Golder**, avec le plus grand acteur parisien, Harry Bauer. Il est intéressant de noter que cet admirable artiste a tenu le même rôle dans la pièce de théâtre tirée également du célèbre oman d'Irène Némirowsky. L'auteur du film, Julieu Duvivier, a su rendre en images dont on ne saurait trop louer la beauté et la perfection, toute la vénale brutalité de David Golder, tout le cynisme révoltant de sa femme et de sa fille, toute la force immense des transactions avec les Soviets, toute l'infinie tristesse de la fin de David Golder.

GRAINES

potagères,
fourragères,
et de fleurs
de 1er choix

Adressez-vous à
Michel GLOOR
Grainier
Av. Beaulieu 5, Lausanne
(Vers la place Chauderon)

Plants de pommes de terre sélectionnées

de provenance Hollande, Pologne, Allemagne seront livrés aux meilleures conditions par la maison

F. CRISTIN-BURNIER, « Le Chalet », RENENS-Gare
Tél. 39.147

Pour la rédaction
J. Bron, édit.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

HERNIEUX
Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :
Margot & Jeannet
BANDAGISTES
Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne

POUR OBTENIR DES MEUBLES
de qualité supérieure, d'un goût parfait, aux prix les plus modestes.
Adressez-vous en toute confiance à la fabrique exclusivement suisse
MEUBLES PERRENOUD
Succursale de Lausanne : PÉPINET-GRAND-PONT

S. Geismar
Chapellerie. Chemiserie.
Confection pour ouvriers.
Bonneterie. Casquettes.
Place du Tunnel 2 et 3. LAUSANNE